

o84	UTBM Service communication	l'Est Républicain	25 octobre 2018
		Temps fort	maroquinerie - Esat - Jean Claude Sagot - ergonomie - EDIM



Pour réaliser un porte-cartes en cuir, il faut au minimum une journée de travail. Photos Christine DUMAS



Les objets en cuir réalisés par les participants sont exposés au centre de la pièce.



Chaque apprenti réalise ses objets du début à la fin, à son rythme. Objectif : leur permettre de devenir artisans.



Prochain défi pour les six participants à l'atelier : réaliser un cartable à l'aide d'un patron.

CRAVANCHE Formation

Un atelier maroquinerie pas comme les autres

L'établissement et service d'aide par le travail (Esat) de Cravanche a inauguré son atelier de formation en maroquinerie mardi. Six personnes en situation de handicap psychique y réalisent différents objets en cuir, du porte-cartes au cartable.

Besace, porte-cartes, ceinture, cartable. Divers objets en cuir sont exposés au centre de la pièce. « Je cherchais une activité ludique et créative adaptée pour les personnes en situation de handicap », commence Nicolas Walger, responsable de l'établissement et service d'aide par le travail (Esat) de Cravanche.

En 2013, après discussion avec Arnaud Michel -moniteur d'atelier-, vient l'idée de la maroquinerie. « Nous nous sommes dit : pourquoi pas lancer une petite production ? »

Un atelier de formation voit le jour en décembre 2017, grâce notamment à un partenariat avec le centre de formation des apprentis (CFA) du pays de Montbéliard via le projet SeM-PA : sellerie-marroquinerie et produits associés. « C'est une grande aventure humaine, qui n'est pas toujours simple, mais nous sommes aujourd'hui dans la finalisation », sourit Nicolas Walger.

Six personnes, volontaires, ont



Photo C.D.

« C'est une grande aventure humaine, qui n'est pas toujours simple, mais nous sommes aujourd'hui dans la finalisation. » Nicolas Walger, responsable de l'établissement et service d'aide par le travail (Esat) de Cravanche

rejoint l'atelier de formation en maroquinerie. Ils seront formés aux métiers du cuir pendant cinq ans, à temps plein. Un apprentissage pointilleux et long. « Pour l'instant, nous cherchons surtout la qualité. La moindre erreur ne pardonne pas dans ce domaine », précise Arnaud Michel, moniteur d'atelier. D'ailleurs, les participants ne se limitent qu'à la création : « Nous travaillons sur des modèles bien définis, que nous suivons étape par étape, cela évite de se tromper en réparant des modèles que l'on ne maîtrise pas. »

À chacun son projet

Chaque personne de l'atelier réalise un projet de A à Z. « L'objectif, c'est d'en faire des artisans », indique Arnaud Michel. Pour produire un porte-cartes par exemple, il faut compter au minimum une journée. « C'est

vraiment intéressant de pouvoir fabriquer nos propres objets avec une matière maléfable comme le cuir », se réjouit Julie, l'une des six personnes participantes.

Comme Julie, Patrick s'est directement porté volontaire pour faire partie de l'atelier. « J'aime beaucoup coudre, cela me plaît que ce soit minutieux », dit-il. Le quadragénaire doit travailler de la même façon sur chaque étape de création : « Je n'ai pas de préférence. En plus, grâce à la formation, je serai capable de réussir à avoir un produit fini. » Il espère, à terme, avoir la possibilité de travailler dans le milieu dit « ordinaire ».

Pour l'instant, les objets produits ne sont pas vendus, mais c'est en projet. D'ici à la fin de l'année 2018, l'Esat de Cravanche espère s'ouvrir aux entreprises pour leur présenter le savoir-faire de l'atelier.

Adeline DIVOUX



BRAND - V1



Six personnes travaillent, à temps plein, à l'atelier de formation en maroquinerie de l'Esat de Cravanche. Photo Christine DUMAS

BRAND - V1

Questions à ?

Jean-Claude Sagot, professeur à l'Université de technologie Belfort-Montbéliard (UTBM)



Ph. Christine Dumas

« Personne ne doit être laissé de côté »

Vous faites partie des partenaires de ce projet d'atelier maroquinerie au sein de l'Esat de Cravanche. Quel a été votre rôle ?

« J'ai missionné mes élèves ingénieurs en conception et ergonomie à l'UTBM, sur le site de Montbéliard. Ils ont travaillé sur ce projet pendant une centaine d'heures, réparties sur un an et demi lors de cours spécifiques. Nous avons donc défini des situations de travail adaptées vis-à-vis de la structure. En fait, nous nous adaptons aux besoins ergonomiques de la personne qui va travailler, pour la valoriser et lui faciliter le quotidien.

L'idée, à terme, c'est que cet atelier soit un site référent par rapport aux situations de travail adaptées pour tout le monde. Il ne faut pas que quelqu'un soit laissé de côté. Et cette idée qu'une personne puisse terminer un produit et le réaliser de A à Z, c'est extrêmement important pour la charge mentale. »

Qu'est-ce que vous proposez pour l'atelier ?

« Notre dynamique, c'est de pouvoir conceptualiser les choses. Ce qu'il faut savoir, c'est que le produit créé est souvent

lié aux contraintes de travail rencontrées. Par exemple, le sécatrice électrique a été pensée pour améliorer les vendanges, l'outil étant plus rapide et plus maniable que le sécatrice manuel. Il faut également penser à limiter les troubles musculo-squelettiques (TMS), très fréquents au boulot. Cela représente 85 % des maladies professionnelles, c'est énorme. Le but, c'est de changer tout cela. »

Concrètement, comment mettez-vous en œuvre cette dynamique ?

« Nous avons réalisé des modèles en fonction des différents profils amenés à travailler dans l'atelier maroquinerie de l'Esat. Nous avons même pensé l'atelier en réalité virtuelle. Dans cette situation, il est possible de changer les prototypes facilement. C'est bien plus compliqué lorsqu'il s'agit d'un prototype physique, une fois construit. En plus, c'est extrêmement coûteux. Les élèves ingénieurs ont par exemple pu concevoir des postes assis-debout grâce à cela. C'est assez cher, mais cela est beaucoup plus ergonomique pour les travailleurs. »

Propos recueillis par Adeline DIVOUX